

COMPTES RENDUS

Esther KATZ, Ana LAMMEL, Marina GOLOUBINOFF (éditeurs scientifiques), 2002. *Entre ciel et terre, Climat et sociétés*, IBIS Press et IRD, Paris, 509 p. (35 euros)

Cet ouvrage publié par M. Goloubinoff, A. Lammel et E. Katz rassemble les principales communications présentées lors d'une table ronde sur le climat (perception, prévision, manipulation) à l'occasion du XIII^{ème} Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques à Mexico en août 1993.

La problématique, située à l'interface climat et sociétés, questionne les chercheurs, dans une perspective pluridisciplinaire, sur les relations, les savoirs, les croyances, les pratiques et autres perceptions qui dynamisent ce champ d'étude. Les vingt-cinq contributions retenues sont classées en cinq thèmes, offrant au lecteur un vaste horizon de réflexion mais aussi l'opportunité appréciable de parcourir l'ouvrage de manière non linéaire.

« *Le climat : savoirs et représentations* » débute par un voyage dans le temps et l'espace, depuis les considérations ethno-météorologiques des philosophes et poètes de la Grèce antique (B. Sergent) jusqu'au vécu et à la perception contemporaine de l'hiver sur le plateau de la Margeride en Lozère (M. de La Soudière) et aux relations intimistes, dans le cadre de la santé, qu'entretiennent les *P'urhépecha* mexicains avec leur climat (E. Motte-Florac). Des paramètres climatiques, chaque peuple en privilégie un plus que les autres ; dans la zone intra-tropicale par exemple, la pluie est le paramètre majeur (les *Mixtèques* mexicains ne se désignent-ils pas comme le « Peuple de la Pluie » ? (E. Katz). Connaissances empiriques et connaissances culturelles sont très souvent liées, quel que soit le groupe humain considéré. S'y greffent alors fréquemment des considérations d'ordre symbolique, mythique, surnaturel, rituel, religieux. Soit tout un contingent de pensées et de comportements individuels ou collectifs qui transforment le climat un élément incontournable de la vie quotidienne. Ainsi le système de représentation du climat chez les pêcheurs *vili* du Congo (J. Cl. Nguingui) fait la part belle aux génies et aux sorciers. De manière récurrente, les savoirs climatiques sont associés à des croyances, des savoirs religieux, des imaginaires collectifs, qui entraînent souvent à des séances de rites propitiatoires.

Le second thème « *Météorologie scientifique et populaire : observation et prévision du temps qu'il fait* » alimente, par quatre contributions singulières, le débat qui

confronte deux aspects importants de la science météorologique : son contenu scientifique et son contenu populaire en termes de connaissances. L'attention que porte V. Pelosse au rôle des sociétés savantes en France au XIX^{ème} siècle dans la mise en place d'un réseau météorologique national illustre l'importance des savoirs populaires sur les « choses du temps », en particulier ceux qui se trouvaient consignés dans les anciens Almanachs ; tout un patrimoine de proverbes et de dictons témoigne, à notre sens, de la relation charnelle qu'entretiennent les gens de la campagne avec le temps qu'il fait quotidiennement.

M. de la Soudière, dans son séduisant plaidoyer pour une ethnographie de la météorologie « ordinaire », propose même le concept de « culture météorologique ». Comment ne pas y souscrire ? Au-delà des excès du temps, enfouis dans les mémoires, il est une météorologie plus sereine, plus docile, « terrain ingrat pour l'ethnologue, le plus souvent discrète sous nos climats et sans saveur, difficile à saisir, parfois presque invisible, quasiment muette, comme une compagne qui se dérobe » ; le chercheur ethnologue fait alors part de sa méthode de travail qui lui donne un rôle de témoin, de cobaye, d'un « prisme de notre rapport à l'environnement climatique ». Passionnant.

Quant au cas du peuple *Soninké* du Sénégal et de Mauritanie (M. Chastanet), il rappelle l'importance du système temporel, des calendriers (parfois multiples dans un même lieu), dans la division de l'année climatique et dans la transmission orale des connaissances météorologiques locales. De même, la finesse d'analyse des différents types de pluies de ce peuple sahélien, tout comme leurs prévisions du temps basées sur l'observation de la biocénose et de la phytocénose, permettent d'affirmer que l'étude des savoirs météorologiques populaires reste une manière originale et pertinente d'approche d'une société.

La gestion du temps qui passe dans la prévision des activités (surtout agricoles) en relation avec le climat est abordée, dans une troisième partie annoncée par « *Climat, variations saisonnières et calendriers* », par des contributions où se confrontent calendriers solaires ou lunaires, anciens ou récents, religieux ou traditionnels. Encore une fois, la diversité culturelle s'y dévoile avec éclat. Ainsi l'exemple du calendrier lunaire sur les Hautes-Terres de Madagascar (Ch. Blanc-Pamard, H. Rakoto Ramiarantsoa) exprime combien l'astre de nuit (volana) est primordial dans la division climatique de l'année opérée dans les campagnes rizicoles de l'Imerina ; la « lecture » de la lune s'y exerce surtout durant la saison des pluies et elle rythme les travaux des champs (Voir également l'article de D. Juhe-Beaulaton sur l'ethnie *Fon* du Togo et du Bénin).

D'autres lieux, d'autres civilisations. Les Indiens *Nahuas* du sud du Mexique (A. Hemond, M. Goloubinoff) vivent également avec le souci quasiment vital d'une saison des pluies par trop erratique. Ici, le calendrier religieux catholique, complété par des prévisions météorologiques traditionnelles et quelques références à des êtres surnaturels de la mythologie aztèque, prend toute sa dimension rituelle. Prières, processions, offrandes à l'endroit de saints, ponctuent les mois d'avril à mai précédant la pluie espérée, mais se retrouvent aussi pendant la Sainte-Croix de septembre !

L'ouvrage évolue, dans sa quatrième section « *Rites de pluie, prêtres, chamanes et magiciens* », véritablement entre ciel et terre. Y sont proposés des textes relatifs aux rituels propitiatoires exercés qui par toute une population, qui par un sorcier, un chef de village ou un magicien. A nouveau, les auteurs font voyager le lecteur, de l'altiplano bolivien au Cambodge en passant par le sud marocain.

La contribution de M.A. Martin, « Les Khmers et la pluie », attire l'attention eu égard à la relation exposée par l'auteur entre le pouvoir politique et l'eau (de pluie de manière générale). Accompagnée néanmoins par tout un rituel populaire classique reposant soit sur des observations fines de la nature, soit d'origine religieuse bouddhiste, la conception khmère de la royauté donne au monarque le pouvoir de maîtrise de la pluie ! Ces derniers, depuis les rois angkoriens, ne s'en sont pas privés. Quand météorologie et pouvoir politique se rencontrent...

Le thème de la pluie se retrouve dans les autres écrits, depuis les rites agraires au Maroc méridional où calendriers solaire et lunaire se conjuguent, jusqu'aux pratiques magiques exercées par le peuple *Lega* (République Démocratique du Congo). Enfin, la communauté bolivienne des *Aymaras* (G. Rivière) développe depuis des temps anciens « une cosmologie tout orientée vers la prévention et l'interprétation » ; l'association de nombreux mythes avec des aspects de la religion catholique (Saint-Jacques alias Santiago) aboutit à de multiples pratiques divinatoires en rapport avec les activités des champs.

Intitulée « *Les aléas du climat* », l'ultime partie de l'ouvrage traite des aspects les plus éprouvants de certains climats, de leur évolution récente, de leur vécu par les populations, des explications que ces dernières ne manquent pas d'évoquer.

Les aléas sont très souvent « interprétés comme des manifestations surnaturelles...réponse à des conduites humaines négligentes ou irrespectueuses » et le fait « d'êtres invisibles qui peuplent l'atmosphère » (P. de Robert). Mais ces inconstances du temps sont aussi accompagnées par des modifications et des mutations sociales et techniques qui peuvent alors leur donner une nouvelle dimension, alors plus complexe à appréhender.

Dans l'arsenal culturel de chaque pays pour lutter contre les aléas climatiques, la vénération d'un saint thau-maturge, tel Saint-Gaudérique dans les Pyrénées catalanes (J. L. Olive), nous montre que des pratiques anciennes (tradition processionnelle dans cet exemple) ont toujours cours dans notre monde tellement technologique et rationnel.

L'ouvrage se termine très habilement avec la contribution de J. Epstein « *Le rôle de l'information dans les attitudes et les opinions individuelles face aux changements climatiques* ». Le lecteur est ramené dans le monde contemporain et invité à une réflexion sur l'influence des médias sur les opinions publiques et individuelles. Les enquêtes menées au Canada et en France auprès d'individus très sensibles au phénomène du changement climatique (professionnels du ski et agriculteurs) font apparaître une acuité réelle de ces populations face aux problèmes de pollution, de variations climatiques, mais encore plus intense pour « les modifications de leur environnement bio-physique immédiat » ; les agriculteurs se sentent particulièrement concernés et sont très conscients des effets des actions anthropiques sur le milieu. En fait, « leurs observations sur le climat sont pondérées par une grande lucidité sur les changements de pratiques locales et par une connaissance fine des micro-impacts de ces changements ». Cependant, des réactions très stéréotypées (véhiculées par les médias) émergent lorsque le discours se situe à une échelle plus globale (autres pays, continents) montrant également des attitudes de méfiance et de scepticisme envers les responsables (politiques le plus souvent). L'auteur relève, à propos des médias, « la forte influence des fluctuations de l'information sur les opinions » et qui rend, de ce fait, chaque personne sujette à manipulation(s) si elle n'y prend pas garde...

Au final, nous avons un ouvrage des plus riches tant par la diversité thématique que disciplinaires des contributions. Cette interface climat et sociétés est à la croisée de très nombreux champs de recherche. La pluralité des textes proposés en témoigne; nous regrettons seulement la trop faible présence des géoclimatologues dans ce recueil (pour un colloque réunissant des chercheurs de sciences sociales) dont l'approche plus spécialisée et physicienne compléterait les méthodologies proposées dans les divers articles. Les résultats et les pistes de travail évoqués par les uns et les autres montrent que la recherche a tout à gagner au dialogue entre les disciplines (sciences humaines et sciences fondamentales), même si la démarche n'est pas toujours aisée.

Ultime réflexion. Si nous avions une idée-force à émettre à la lecture de ce livre, nous insisterions sur la nécessité absolue de prendre en compte, dans le très actuel et passionnant débat sur l'évolution du climat mondial, toutes ces données liées au vécu, à la perception, aux traditions des populations en matière de mé-

téorologie et de climat. A terme, dans un scénario envisageant d'importants changements dans l'environnement climatique de la planète, ce ne sont pas des chiffres qu'il faudra gérer mais une Humanité.

Daniel PEYRUSAUBES
Université de Poitiers

Francine BARTHE-DELOIZY, 2003. *Géographie de la nudité, Être nu quelque part*, coll. D'autre part, Editions Bréal, Paris, 239 p. (14,50 euros)

La nudité comme objet ou plutôt vecteur d'études géographiques, tel est le défi de ce traité qui visite diverses facettes de la nudité afin d'y découvrir nos rapports intimes à l'espace et au monde. Être nu diffère dans sa signification, connotation, valeur selon le moment contextuel. Tantôt burlesque, provocante ou simplement naturelle, la nudité change selon le regard porté. A travers cinq parties très différentes quant au propos et à l'approche méthodologique Francine Barthe-Deloizy démontre qu'« être nu » ne peut être étudié sans faire référence aux lieux.

La première partie revisite à l'aide de nombreux exemples les débats entre la nudité et la civilisation qui selon les continents, les époques, les régimes politiques, en fait selon les cultures, ont pris des directions opposées. « Au fil de l'histoire, et sous des prétextes variés, la nudité est parée de valeur, de normes, de tabous... Si l'homme naît nu, à l'évidence la société l'habille, le pare ou le décore » (p.13)

La deuxième partie dresse l'histoire et la géographie de la salle de bain. « Les pratiques corporelles nécessitant la nudité diffèrent suivant les aires culturelles ou les époques mais, dans tous les cas, elles créent des lieux spécifiques » (p.60). Des baignades médiévales en plein air à la baignoire de Marilyn Monroe en passant par le hammam, le sauna et le *furo*, rien ne semble échapper à l'auteur qui, emportée par son enthousiasme, en vient à assimiler la finalité des soins du corps et de l'hygiène à la nudité.

La troisième partie soulève la question de la nudité dans l'espace public. Pourquoi nu sur la plage et pas, ou moins, en ville ? Sur quelles plages en particulier ? Les moins accessibles ? Les moins fréquentées ? Le regard sur la nudité prend le pas sur la nudité pour juger de l'à-propos et de la bienséance d'être nu quelque part. Dans le chapitre « le nu comme contestation de l'ordre social », l'auteur montre, via les exemples du *streaking* et des exhibitions de la nudité lors de manifestations politiques ou idéologiques, comment la nudité peut détourner l'espace public.

La quatrième partie dévoile le naturisme. Or, ici aussi, tout est question de regard : regard « textile » ou regard

horizontal du naturisme. Après une mise au point sur le mouvement naturisme, la localisation et l'organisation spatiale des centres sont analysés. Enfin, grâce à ses observations participantes et ses enquêtes informelles, l'auteur nous explique le savoir-vivre nu dans un camp naturiste.

L'ouvrage se termine par l'analyse du nu dans la publicité car c'est sans doute elle qui nous confronte le plus souvent et de façon ubiquiste à la nudité. Via la publicité, la nudité fait partie de nos paysages urbains. La nudité offre « une transfiguration forte du réel tout en maintenant le spectateur dans un rapport étroit à celui-ci » (p.193). Cependant l'absence de nu dans une grande partie du monde renvoie au processus de la globalisation, le temps d'une uniformisation mondiale fondée sur un même modèle économique se heurte au verrou des sensibilités culturelles (p.200). « C'est que le nu renvoie au statut du corps et au statut de l'individu dans la société. Seule la civilisation matérielle capitaliste, engagée, depuis longtemps dans un processus d'émancipation des mœurs, s'autorise cet acte de liberté, mais elle cache une mise aux normes insidieuse » (p.200).

« Alors la géographie a-t-elle quelque chose de plus, quelque chose d'autre à dire sur la question de la nudité ? » (p.12). Son approche par les lieux enrichit sans doute le débat ; néanmoins, dire, au-delà des enceintes des camps naturistes, que le nu produit des espaces, que « le nu définit les lieux dans lesquels il se donne à voir » (p.12) me paraît exagéré. Je préfère l'idée que les lieux définissent la nudité comme l'auteur le montre à maintes reprises.

« Avec le nu, c'est le regard qui est mis en jeu. Un regard porteur des attributs d'une civilisation, un regard éduqué par des normes sociales, par un système de conventions ; un regard qui hiérarchise, qui s'interroge, qui s'émoustille ou qui sourit » (p.227). Les pratiques de la nudité et les réactions à celles-ci sont autant de marqueurs des systèmes culturels et à ce titre ce livre fait œuvre utile dans une géographie culturelle où l'on n'étudie pas le fait en soi et pour soi, mais pour appréhender par ce vecteur, l'organisation des rapports de l'homme à lui-même et au monde. Merci Madame Barthe-Deloizy pour cette mise à nu de nos tabous, pour ce riche traité sur la corporité, pour ces quelque 200 pages de surprises agréables et variées.

Serge SCHMITZ
Université de Liège